

# À l'heure de la révolte. Ce que le mouvement des Gilets jaunes a fait à la littérature

JESSY SIMONINI

Università degli studi di Udine  
jessy.simonini@gmail.com

## Mots-clès

Gilets jaunes  
Dufresne  
Divry  
Violences policières  
France

## Keywords

Gilets jaunes  
Dufresne  
Divry  
Police violence  
France

## Abstract

L'expérience militante des Gilets jaunes, dans les différentes perspectives idéologiques qu'elle incarne, se configure comme un moment crucial pour l'histoire récente de la France, pendant lequel les petites gens ou, pour reprendre les mots d'Emmanuel Macron, "ceux qui ne sont rien" reprennent enfin la parole et occupent l'espace public. Dans l'article, à partir d'une introduction générale portant sur le positionnement des intellectuels, notamment des écrivains, face au mouvement, on se focalise sur les représentations narratives des gilets jaunes chez plusieurs écrivains, notamment David Dufresne et Sophie Divry. Ces auteurs, par des formes très différentes, se focalisent sur la question de la répression et des violences policières, qui semble monopoliser le débat autour du sujet, au moins dans le champ de la littérature.

---

The Gilets jaunes movement, in the different ideological perspectives it embodies, can be considered as a crucial moment for recent French history, during which the little people or quoting Emmanuel Macron, "those who are nothing" finally take back the floor and occupy the public space. This article, starting with a general introduction about the positions of some intellectuals, especially writers, on the movement, centers on the narrative representations of the Gilets jaunes in several writers such as David Dufresne and Sophie Divry. These authors, in very different forms, focus on the issue of repression and police violence, which seems to monopolize the debate around the subject in the literary field.

## 1. Écrivains, intellectuels et gilets jaunes

Dans un bref essai paru en 2019 dans la collection "Tracts", chez Gallimard, l'écrivaine Danièle Sallenave décrit ainsi les caractères fondamentaux des participants au mouvement des Gilets jaunes, auquel elle apporte son soutien dans ce texte très engagé :

Ce sont des gens que les habitants des grandes villes ne croisent jamais. Des gens qu'on n'entend jamais. Il y a quelque part, dans un roman de Dickens une formulation extraordinaire pour désigner justement ceux qu'on ne voit pas et qui parfois se révoltent. "Quelque chose qui parfois se soulevait comme la mer, faisait un peu de mal et de dégâts, et retombait à nouveau" (Sallenave 2019 : 8).

Pour Sallenave, ce mouvement d'*invisibles* (Ronsavallon 2014) incarnerait une France rurale et périphérique, affaiblie par une paupérisation systématique des services publics et par une distance toujours plus profonde avec les élites et les centres où s'exerce le pouvoir. Les anonymes, les "petites gens" ou, pour reprendre la célèbre formule d'Emmanuel Macron, "ceux qui ne sont rien" et dont l'existence marginale et silencieuse s'opposerait presque plastiquement à celle de tous "ceux qui réussissent",<sup>1</sup> entrent alors violemment dans l'histoire pour imposer une fluctuation extraordinaire, tant semblable à une image tirée du roman *Hard times* de Dickens : celle d'une vague qui se soulève, fait mal et ensuite retombe<sup>2</sup>.

Efficace métaphore d'un mouvement qui se présente dès l'immédiat, en novembre 2018, comme spontané et autonome, à l'apparence dépourvu de liens avec les partis et les syndicats (Fillieule, Hayat, Monchartre 2020) et avec des demandes fort précises, notamment sur le pouvoir d'achat et sur la diminution des prix du carburant (Bloch 2018) ; un mouvement qui adopte des nouvelles pratiques de lutte (Bendali *et alii* 2019) et qui remet en discussion le clivage traditionnel entre droite et gauche, en structurant une confrontation nouvelle et toujours plus radicale entre dominants et dominés, centres et périphéries.

Poujadistes, fascistes, casseurs, haineux, homophobes, expression de la "peste brune",<sup>3</sup> Telles sont plusieurs des définitions qui ont été attribuées au mouvement, dans l'incapacité d'identifier une tendance idéologique univoque ou bien dans la tentative

de présenter ses membres comme des populistes d'extrême droite, en connivence avec le RN ou les antennes françaises de Qanon. Mais une analyse plus attentive nous montre que toutes ces catégories finissent par s'effriter : la force du mouvement des Gilets jaunes résiderait alors dans son ambiguïté, dans la dimension anti-institutionnelle et spontanée de ses mobilisations, dans l'hétérogénéité de son corps social (Le Bart 2020).

Le rejet de la politique d'Emmanuel Macron, considéré par certains comme le "président des ultra-riches" (Pinçon, Pinçon-Charlot 2019), de son gouvernement et de son parti personnel s'accompagne en effet à une plus profonde remise en question de l'État et de la violence qu'il incarne, comme le montrent les nombreuses mobilisations contre les abus de la police, qui seront l'objet principal des ouvrages de David Dufresne (2019) et de Sophie Divry (2020). Ces témoignages, que nous allons examiner par la suite, nous montrent que l'expérience des violences policières – expression d'ailleurs fortement contestée au sein du discours institutionnel, même auprès de représentants s'auto-définissant comme "progressistes"<sup>4</sup> – marque en profondeur la construction de l'imaginaire narratif des Gilets jaunes. Mais avant de ce faire, nous allons présenter deux autres aspects remarquables qui nous permettent d'observer ce que les Gilets jaunes auraient fait à la littérature : la posture de plusieurs écrivains face au mouvement, notamment par le biais d'articles, tribunes et interventions lors d'émissions télévisées ou radiophoniques ; les caractéristiques du processus de création qui transforme une expérience de lutte en un matériau narratif, sa véritable *mise en récit* et les implications stylistiques, politiques – et de politique de la littérature – qui en découlent.

Cela est un point à notre sens essentiel, en raison de la fracture profonde qui s'est manifestée entre la classe dite "intellectuelle", dont font partie les écrivains, et les participants au mouvement des gilets jaunes et qui reflète celle, décennale, entre les universitaires et les classes populaires, comme le remarque à très juste titre la philosophe Barbara Stiegler :

Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'accueil des gilets jaunes par les gens de mon milieu n'est pas des plus hospitaliers. Il faut dire que cela fait cinquante ans que les classes

populaires et les universitaires ne se parlent plus et qu'ils s'ignorent réciproquement. Que les pouvoirs successifs s'en réjouissent, dressant sans relâche les catégories sociales les unes contre les autres. Et que les livres, tous les livres, sont perdus au cœur de ce divorce (Stiegler 2020 : 18).

Si "les livres, tous les livres, sont perdus", que peut donc produire la rencontre entre les gilets jaunes et la littérature ? La libération de la parole des "invisibles" et des subalternes ou bien une fracture encore plus évidente entre une classe intellectuelle, dont font partie les écrivains, et les "petites gens" qui ont donné souffle au mouvement ? Ces questions, cinq ans après les premières actions du mouvement, restent ouvertes.

Une lecture des tribunes signées par plusieurs écrivains et intellectuels français nous témoigne pourtant d'une solidarité interclassiste, qui s'exprime par le rejet de la politique gouvernementale et le soutien à un "mouvement de citoyennes, né spontanément, qui ne se rattache à aucun parti politique". Ce sont les mots utilisés par les auteurs d'une tribune parue dans *Libération* en mai 2019, à quelques mois du début du mouvement, et dans laquelle ils dénoncent également la "répression qui s'aggrave chaque semaine", ainsi que le mépris de classe exprimé par le pouvoir à l'égard des manifestants. Les tribunes se sont ainsi succédé, avec des signataires issus du monde littéraire, des intellectuels, des professionnels de la culture.

Dans un ouvrage collectif paru en 2019, François Bégaudeau met en évidence, comme le fait Barbara Stiegler, l'impossible convergence entre les intellectuels de gauche, avec leur tribunes un peu neutres et leurs postures intrinsèquement de classe, et le corps social de Gilets jaunes :

Des historiens de gauche, des philosophes de gauche, des sociologues de gauche, pondent des tribunes hyper-réactives. Ils y prennent un peu les vessies jaunes pour des lanternes rouges. Je les comprends – frustration, lassitude. Je les maudis. Je les maudis de pécher contre la lucidité. Je les maudis d'occulter que ce mouvement ne veut pas d'eux. Cette répulsion à leur égard, je l'ai perçue au bord d'un rond-point. Perçue et aussitôt métabolisée en dissimulation. [...] Sur les ronds-points ou à la télé, les gilets ne disaient pas classes populaires, ils disaient peuple (Bégaudeau 2019 : 60-61).

Une étude approfondie des prises de parole des auteurs dans les médias et, plus généralement, dans l'espace public, peut tout de même nous fournir quelques éléments d'analyse supplémentaires : on observera que les écrivains "working class" (Prunetti 2023), ceux qui dans leurs ouvrages se sont intéressés aux conditions de vie et de travail des classes populaires ainsi qu'aux formes d'exploitation dans la société néo-capitaliste, interviennent publiquement pour exprimer leurs opinions sur le mouvement, dont ils cautionnent souvent les actions. En mars 2019, à l'occasion du Salon du Livre de Paris, trois auteurs ont été interrogés sur ce sujet (Houot 2019) : il s'agit de Joseph Ponthus, auteur de *À la ligne* (Ponthus 2019), prosimètre<sup>6</sup> sur l'expérience de travail, vécue par le narrateur,<sup>7</sup> dans plusieurs usines de l'agroalimentaire en Bretagne ; de Nicholas Mathieu, dont le roman *Nos enfants après eux* (Mathieu 2018) décrit la vie des classes populaires dans la Moselle accablée par la désindustrialisation et l'appauvrissement général ; et de François Bégaudeau, que nous avons déjà cité, auteur du roman *En guerre* (Bégaudeau 2018), qui s'interroge sur les fractures sociales de la France contemporaine, dans l'opposition entre les personnages de Catherine Tendron, responsable des ressources humaines qui incarne pleinement le modèle néo-libéral et déterministe, et Louisa, employée précaire chez Amazon.

Pour Bégaudeau, l'auteur qui sans doute problématise davantage son rapport au mouvement, la crise des Gilets jaunes serait aussi la réaction à un "manque de récit" de la politique, auquel opposer un "effort narratif" qui fait surgir la parole des invisibles et auquel peut participer la littérature en redéfinissant certains de ses caractères :

Je crois qu'en politique, on manque de récit, on manque du récit de tous ces gens qui vivent dans la précarité, dans la souffrance, et je crois que la contribution de la littérature, des romans, c'est de participer à l'effort narratif général. Cette crise des Gilets jaunes est un mouvement qui a fait advenir du collectif, et du récit. Des gens qu'on n'entend jamais ont raconté leur vie, on leur a fait raconter leur vie, et je crois que la littérature peut contribuer à ce récit (Houot 2019).

Même si ces ouvrages ne racontent pas directement

du mouvement des Gilets jaunes, les trois auteurs participent directement aux actions du mouvement et leurs projets d'écriture respectifs finissent par résonner, d'un point de vue à la fois éthique et politique, avec la mobilisation en cours. Raconter les existences des subalternes et des invisibles ferait alors partie d'un plus vaste projet visant à leur redonner la parole et à les remettre au centre du discours public face à l'invisibilisation (Huppe 2021).

Mais on peut facilement noter les limites de ce discours et la distance qui sépare le monde des intellectuels et le peuple en jaune. Annie Ernaux, par exemple, affiche clairement son soutien aux Gilets jaunes malgré quelques désaccords. Cette "insurrection contre un pouvoir qui méprise, un gouvernement qui ignore la vie des gens" se situe, pour l'écrivaine, dans un plus vaste mouvement social qui aurait débuté avec le référendum de 2005 sur la Constitution européenne et aurait continué sous de formes toujours nouvelles, la Nuit debout ou bien le mouvement social des cheminots :

Aujourd'hui, la révolte vient de gens qui vivent dans leur chair l'injustice, et qui n'ont pas d'avenir. Je pense que ça va durer, et que je vais continuer à les soutenir. Macron représente la caricature de la coupure avec un monde dont il ignore tout, et toute son attitude incarne le mépris (Ernaux 2019).

Le positionnement d'Ernaux, réaffirmé dans un court texte paru dans l'ouvrage collectif de 2019 qu'on a déjà cité, ne présente pas, au moins à l'apparence, un rapport direct avec son écriture. Certes, l'œuvre d'Annie Ernaux est traversée par une dense réflexion sur son positionnement de classe et sur l'identité de "transfuge" d'une écrivaine qui a problématisé le rapport entre intime et politique à travers un processus de reconnaissance et de subjectivation. Nous pouvons le noter dans *La Place*, dont on remarquera l'influence des lectures de Pierre Bourdieu, ou bien dans *La Honte*, pour proposer deux exemples efficaces. Mais aucun rapport ne semble s'instaurer entre le projet d'écriture d'Ernaux et le mouvement des Gilets jaunes, sa participation – comme celle de nombreux autres écrivains et intellectuels – se limitant seulement à des prises de position publiques ou à une signature dans une tribune, tout en critiquant la "frilosité" des intellectuels *mainstream* face à la

mobilisation.

Le cas d'Édouard Louis, dans cette perspective, est peut-être plus intéressant : Louis est un soutien du mouvement comme beaucoup d'autres écrivains, mais sa première rencontre avec les Gilets jaunes est le point de départ d'un processus de subjectivation et d'auto-analyse bien plus profond. Les gilets jaunes, en effet, incarnent l'histoire de son père et d'autres membres de sa famille et peuvent déclencher un mécanisme de reconnaissance : reconnaissance de soi et d'une appartenance commune au même corps social. C'est ainsi que les images fragmentaires des participants aux mobilisations, les corps ravagés par la fatigue et la souffrance qui défilent en jaune chaque samedi, semblent se superposer parfaitement aux corps de son père, de sa tante ou de son frère, comme on peut lire dans cet article, paru dans le magazine *Les Inrockuptibles* en décembre 2018 :

Ils ressemblaient aux corps de ma famille, des habitants du village où j'ai vécu pendant mon enfance, de ces gens à la santé dévastée par la misère et la pauvreté, et qui justement répétaient toujours, tous les jours de mon enfance "nous on ne compte pour personne, personne ne parle de nous" – d'où le fait que je me sentais personnellement visé par le mépris et la violence de la bourgeoisie qui se sont immédiatement abattus sur ce mouvement. Parce que, en moi, pour moi, chaque personne qui insultait un gilet jaune insultait mon père (Louis 2018).

On retrouve dans cet article les thèmes fondamentaux de l'écriture d'Édouard Louis dès son premier ouvrage, *En finir avec Eddy Bellegueule* (Louis 2014) : l'appartenance à une classe sociale défavorisée, la tentative de s'émanciper du modèle de masculinité imposé dans le milieu ouvrier dont il est issu, l'insulte comme trace fondamentale de la haine et, en même temps, comme élément de construction d'une identité divergente. Mais ce texte est encore plus profond : il instaure, en effet, une relation nouvelle entre la subjectivité de son auteur et le mouvement social, une relation épidermique et corporelle, dans laquelle on retrouve l'histoire de sa famille, de ses souffrances<sup>8</sup> et donc aussi une partie de son identité, dans l'exploration d'une véritable "contrée de moi-même" (Eribon 2009), pour reprendre les mots d'un sociologue si important pour Édouard Louis. La même exploration avait d'ailleurs été menée dans un

ouvrage paru en 2018, peu de temps avant la mobilisation, *Qui a tué mon père* (Louis 2018b), où la souffrance du corps ouvrier de son père s'exprime dans cette célèbre invective où sont énumérés les noms de plusieurs responsables politiques, dont les choix ont des répercussions matérielles sur la vie des individus :

Hollande, Valls, El Khomri, Hirsch, Sarkozy, Macron, Bertrand, Chirac. L'histoire de ta souffrance porte des noms. L'histoire de ta vie est l'histoire de ces personnes qui se sont succédé pour t'abattre. L'histoire de ton corps est l'histoire de ces noms qui se sont succédé pour le détruire. L'histoire de ton corps accuse l'histoire politique (Louis 2018b : 78).

Les textes que nous avons évoqués jusqu'à présent ne transforment pas l'expérience militante des Gilets jaunes en une instance narrative plus profonde, mais se limitent à une interrogation de surface sur le rapport de sa subjectivité (autoriale aussi) aux Gilets jaunes. Comme le note Justine Huppe, en effet :

Par sa sociologie hétérogène et ses discours parfois équivoques, le mouvement des Gilets jaunes a donc à sa façon empêché l'identification rapide et simpliste des écrivains et intellectuels à celui-ci. Cela peut être vu comme une occasion de décrier l'inconséquence politique des écrivains et intellectuels de gauche (Huppe 2021 : 12).

## 2. Narratives du mouvement

Mais comme nous l'avons indiqué dans l'introduction, le mouvement peut aussi être le point de départ d'une instance narrative, d'un projet d'écriture qui redonne la parole aux invisibles et qui propose une mise en récit de cette expérience militante, de ses protagonistes, des conflits avec les représentants du pouvoir. Cette mise en récit, qui peut se manifester dans la forme romanesque traditionnelle, celle du mémoire, du récit allégorique ou bien celle de l'enquête journalistique, nous montre que les écrivains ne se sont pas simplement interrogés sur leur rapport subjectif au mouvement, mais qu'ils ont fait de ce terrain de lutte le point de départ d'un projet d'écriture.

Nous pouvons le noter dans *Monument national* de Julia Deck (2022) où la mémoire du mouvement

résonne clairement dans une plus vaste fresque narrative, au sein d'un château des Yvelines où vivent plusieurs personnages de la très haute bourgeoisie ou bien dans un supermarché du Blanc-Mesnil, ville très populaire de Seine Saint-Denis, où se déroule l'histoire de la caissière Aminata. D'autres ouvrages, notamment *Désordre* de Leslie Kaplan (2019) ou *Comme un empire dans un empire* d'Alice Zeniter (2020), mettent en scène, seulement en toile de fond, les gilets jaunes et leurs mobilisations entre 2018 et 2019, tout en ne faisant pas de ces matériaux fictionnels le cœur du récit, qui suit d'autres fils narratifs.

Dans *Dernière sommation*, de David Dufresne, le mouvement des Gilets jaunes est, à l'apparence, l'objet essentiel d'une narration qui vise principalement à dénoncer la violence étatique. La trame définit une triangulation entre polarités opposées : Etienne Dardel, dans lequel il est très facile de reconnaître un avatar de l'auteur lui-même, journaliste qui couvre les manifestations parisiennes de 2018-2019 et signale publiquement les violences contre plusieurs participants ; deux participantes au mouvement, Vicky, victime de la répression, et sa mère, qui préside un rond-point dans le Tarn et qui vient d'adhérer au RN après une vie au Parti socialiste ; les représentants du pouvoir, dont le directeur de l'Ordre public et le ministre de l'Intérieur. Nous ne pouvons pas partager entièrement la lecture de Justine Huppe, qui considère que la trame de *Dernière sommation* est "plus focalisée sur la démarche de lanceur d'alerte d'un double fictionnel de l'auteur et sur les arcanes de la préfecture de police parisienne" (Huppe 2021 : 24). Si la narration s'intéresse grandement à ces deux polarités, dans la confrontation continue entre un journaliste d'enquête et les pouvoirs publics répressifs, la parole des Gilets jaunes se manifeste à plusieurs reprises au cours du récit. L'auteur décrit les pratiques du mouvement, l'écosystème des ronds-points et des manifestations, les slogans scandés lors des mobilisations. Il fait aussi référence à deux des figures principales du mouvement, Priscillia Ludowsky et Jacqueline Moraud, dont il publie une transcription du célèbre discours "Qu'est-ce que vous faites du poignard des Français ?" publié par Moraud dans son profil Facebook en octobre 2018 (Dufresne 2019 : 35) et qui représente l'un des principaux relais des revendications des Gilets jaunes. Si la parole n'est pas directement donnée aux manifestants mais elle est soumise

à une instance de fictionnalisation agencée par l'auteur, sa narration suit pourtant fidèlement le déroulement des manifestations et propose une analyse très fine du mouvement et de ses protagonistes, dont la parole émerge de façon considérable.

On pourrait pourtant facilement critiquer l'attitude peut-être trop sociologique ou sociologiste qui émerge dans certains passages, notamment ceux où l'on décrit de façon caricaturale (ou en tout cas déjà très exploitée dans le discours public et dans les pratiques narratives) le passage du PS au RN de la mère de Vicky et le conflit générationnel entre une mère gilet jaune favorable au respect de l'ordre et une fille qui est prête à tout casser :

Vicky hésite. Elle et sa mère, tout les séparait, une ancienne socialo, bénévole aux Restos du Cœur, devenue colleuse d'affiches pour Marine. Sa mère disait qu'on les avait jamais essayés, eux, le Rassemblement national, et qu'elle, Marine, c'était différent, surtout, c'était une femme et ça aussi, on n'avait jamais essayé. [...] Mère et fille s'étaient brouillées à jamais autour de la mort de Rémi Fraisse, fauché par une grenade de gendarmerie à Sivens, à trente kilomètres au nord de Graulhet, chez la mère de Vicky (Dufresne 2019 : 83-84).

Il est pourtant vrai que les violences policières restent le cœur de la narration, dans la confrontation permanente entre les dérives du pouvoir et l'action de contrôle exercé par le contre-pouvoir journalistique qui s'exprime par ses *tweets* adressés au Ministère de l'Intérieur et qui se présentent comme de véritables interruptions dans le développement diégétique :

Allo @Place\_Beauveau – c'est pour un signalement 595  
Un policier à un manifestant gilet jaune : "Je vais boire ton sang".  
Place Victor-Hugo, Brest #ActeXXII  
@EtienneDardel (Dufresne 2019 : 111)

*Cinq mains coupées* de Sophie Divry est un récit hybride qui se focalise, lui aussi, sur les conséquences des violences policières subies par cinq gilets jaunes ayant participé aux mobilisations dans différentes villes de France. Les "mains coupés" du titre, qui rappellent une autre main coupée célèbre de la littérature française,<sup>9</sup> sont celles des manifestants mutilés à cause de l'utilisation de grenades offensives par la police. Divry recueille et enregistre tous leurs mots pour composer un nouveau texte qui naît du tissage de tous ces témoignages individuels, anonymisés<sup>10</sup> et mélangés pour mettre en relief la dimension collective de leur souffrance. Contrairement au texte de

Dufresne, dans *Cinq mains coupées* les Gilets jaunes prennent la parole directement : cette prise de parole est seulement réorientée par l'autrice, qui préserve d'ailleurs la dimension évidemment orale de leurs témoignages.

Nous définissons la forme textuelle adoptée par Divry comme hybride à cause des différentes perspectives de lecture qui peuvent être adoptées : enquête journalistique, simples témoignages, narration qui s'exprime à travers un flux presque inépuisable de voix différentes, agencées par l'autrice dans une structure uniforme. Le récit qui se produit donne ainsi l'impression d'un mouvement continu qui reproduirait par mimésis le mouvement loufoque et syncopé qui caractérise les manifestations.

Dans la postface, introduite par un exergue de Nathalie Quintane (2018),<sup>11</sup> Divry décrit plus précisément les contours de son projet d'écriture :

Dans ce livre, pas une phrase n'est de moi. Elles proviennent toutes d'entretiens réalisés entre septembre 2019 et février 2020 auprès des cinq manifestants mutilés de la main lors du mouvement des Gilets jaunes (Divry 2020 : 115).

La construction d'un véritable "cœur" où résonnent les voix individuelles des victimes de pratiques policières violentes passe par l'adoption d'une technique de montage qui annule la distinction entre les cinq histoires individuelles pour imaginer un récit définitivement recomposé. Cette image de recomposition et reconstruction peut facilement être mise en parallèle aux corps démembrés des manifestants, leurs articulations détruites, leurs os brisés. Dans cette dialectique entre destruction et reconstruction, entre coupure et soudure, le texte devient lui-même un corps : corps politique collectif qui permet la prise de parole et une survivance mémorielle de ces cinq histoires subjectives.

Le récit s'oriente ainsi vers la perte de cette subjectivité pour définir une histoire plus vaste, dans laquelle on peut tous se reconnaître :

Je suis né à Romilly-sur-Seine, dans l'Aube. Je suis né au Mans. Je suis né en Turquie. Je suis natif de Tauriac. J'ai grandi à Bayonne dans un quartier prioritaire. Je suis arrivé en France quand j'étais petit. Enfant, j'habitais à Pont-du-Moron. J'habite dans une petite ville près de Tours. Je vis dans une longère au bord de l'estuaire de la Gironde. Je vis dans un village de la Sarthe. J'habite dans une maison en location avec un bout de jardin. Je loue un appartement dans le quartier Saint-Louis à Bordeaux. Je suis né à Argenteuil, je vis à Argenteuil et j'ai toujours vécu à Argenteuil (Divry 2020 : 21).

On peut observer, dans ce passage presque cartographique, que la juxtaposition de chaque voix individuelle se fait de manière extrêmement fragmentée. La mosaïque que l'auteur définit dans l'extrait se développe à partir de la provenance géographique de chaque témoignage et rend compte au lecteur de sa variété à la fois territoriale et sociographique.

Le choix d'utiliser des phrases courtes et fragmentées, indépendantes les unes des autres et très rythmées grâce à l'anaphore, engendre une forme textuelle à l'évolution très rapide, dans laquelle chaque expérience subjective est rapprochée de l'autre afin de souligner sa dimension collective et de mettre en évidence son caractère universel. Les textes présentant les témoignages utilisent d'ailleurs de ce même effet de style rythmé et syncopé, procédant parfois par contraste : contraste entre des lieux différents comme Romilly-sur-Seine, ville symbole de la crise industrielle de la région de Troyes, la lointaine Turquie ou une banlieue tendue comme Argenteuil. De même, dans d'autres passages, on remarque l'utilisation de cette pratique contrastive qui contribue à donner au récit une dimension collective et, en même temps, à faire émerger la composition sociale et politique très stratifiée du mouvement : "On ne parlait jamais de politique à la maison. On parlait beaucoup politique à la maison" (Divry 2020 : 25). On le voit aussi dans ce passage, où la fragmentation apparente permet de décrire les actions judiciaires menées par chacun des mutilés, qui sont, comme on le découvre (à travers le même procédé anaphorique), presque toujours les mêmes :

J'ai porté plainte contre Didier Lallement et Christophe Castaner pour mutilation volontaire.

J'ai déposé plainte contre X.

J'ai porté plainte contre Michel Delpuech, le préfet de police.

J'ai porté plainte contre personne dépositaire de la force publique, enfin un truc comme ça... (Divry 2020 : 77)

Ces dispositifs de fragmentation et de recombinaison nous aident à comprendre la composition sociale très diverse des Gilets jaunes, issus de milieux sociaux différents entre eux : classe ouvrière syndiquée, petite bourgeoisie paupérisée, classes populaires issues de l'immigration. Ce souci de clarté et d'exhaustivité nous semble une réponse à l'incapa-

cité de définir le mouvement par des catégories fixes ou bien à la tendance à identifier les Gilets jaunes comme des "casseurs" violents issus de milieux défavorisés : cette narration polymorphe, en effet, illustre efficacement la variété des composantes du mouvement et la participation majoritaire de citoyens ordinaires, qui sont les premières victimes de violences policières et qui représentent le corps social principal des Gilets jaunes.

### 3. Conclusions

Dans le cadre de cette réflexion sur les rapports entre la littérature et les Gilets jaunes, nous avons d'abord présenté les manières dont les écrivains ont réagi aux mobilisations, en mettant en évidence certains aspects d'une relation problématique, tant d'un point de vue politique qu'en termes de positionnement de classe. L'examen de certaines prises de position publiques, ainsi que d'écrits portant sur les Gilets jaunes, a montré de la part d'un nombre considérable d'auteurs, souvent déjà orientés vers des formes d'écriture ouvrière ou à l'intersection entre littérature et sociologie, la volonté de soutenir le mouvement ou bien d'y participer. Dans le cas d'Edouard Louis, ce soutien s'exprime dans un processus plus complexe de subjectivation qui croise sa propre appartenance de classe et une dimension généalogique. Les deux textes que nous avons examinés sont ceux de Dufresne et de Divry. Le premier, se présentant sous la forme d'un récit traditionnel, invente un système de personnages qui gravitent pour des raisons différentes autour des mobilisations, selon un schéma fixe où l'on trouve les oppresseurs (les représentants de la police), les opprimés (Vicky, victime d'une grande) et le contre-pouvoir qui dénonce l'oppression, représenté par le journaliste Étienne Dardel. Les limites de cette structure narrative résident peut-être dans la dimension trop caricaturale de certaines représentations ainsi que, selon certaines critiques, dans l'absence de place consacrées aux voix du mouvement. Plus intéressant est sans doute le projet de Sophie Divry, non pas une auteure mais plutôt une tisseuse de témoignages différents, qui sont réorganisés pour donner vie à un "récit" fluide.

Dans une perspective plus large, on peut dire que

les Gilets jaunes ont représenté une instance narrative non secondaire, objet de nombreuses pratiques d'écriture et de réflexion chez les écrivains français des dernières années. Les résultats sont, comme on le découvre, cependant extrêmement circonscrits, voire limités à la question centrale des violences policières, dans une confrontation permanente avec le pouvoir et ses responsabilités. Quelle place peut alors trouver, dans l'espace littéraire, la perspective révolutionnaire et insurrectionnelle qui était à l'origine des Gilets jaunes ? Ces vers du poète italo-français F. Bajec (Bajec 2018) ne nous offrent pas une réponse définitive, mais proposent de continuer la lutte dans un terrain nouveau :

NOUS AVONS MONTRÉ  
COMMENT VOUS BATTRE

dès lors plus rien à ajouter à part  
vous expédier des sacs d'un bon café  
qui vous maintiendra debout éveillés  
pendant vos journées de lutte et la nuit  
Vous êtes grands bien bâtis l'adversaire  
est le même et a soumis tous nos frères  
Tuez le profit frappez le suffrage  
ce pouvoir qui chancelle mais s'obstine  
dans l'erreur de compter puis ignorer  
autant de voix en toute impunité.

## Notes

\* Je cite ici un très célèbre passage de *Spartakus* de Furio Jesi, dont je fournis la citation en italien : "Si può amare una città, si possono riconoscere le sue case e le sue strade nelle proprie memorie più remote e segrete; ma solo nell'ora della rivolta la città è sentita veramente come l'*haut-lieu* e al tempo stesso come la propria città : propria poiché dell'io e al tempo stesso degli altri ; propria, poiché campo di una battaglia che si è scelta e che la collettività ha scelto ; propria, poiché spazio circoscritto in cui il tempo storico è sospeso e in cui ogni atto vale di per se stesso, nelle sue conseguenze immediate" (Jesi 1996 : 23).

<sup>1</sup> "Les gens qui réussissent et les gens qui ne sont rien" est une célèbre phrase prononcée par E. Macron peu après son élection, en juin 2017, lors d'une initiative publique dans un campus de start-up. L'articulation proposée par Sallenave, qui reprend l'image de Dickens, correspond à l'évolution du mouvement, qui est actuellement encore officiellement actif, mais dans des conditions fort différentes.

<sup>2</sup> L'identification des Gilets jaunes comme "peste brune" est à attribuer au ministre Gérald Darmanin, dans une déclaration datant de novembre 2018.

<sup>3</sup> E. Macron, le 7 mars 2019, déclare : "Ne parlez pas de répression ou de violences policières, ces mots sont inacceptables dans un État de droit". Le débat autour des violences policières est actuellement, en février-mars 2023, encore central, dans le cadre de la répression policière pendant les manifestations contre la réforme des retraites.

<sup>4</sup> À la ligne se configure comme un véritable "journal d'usine" qui reprend les formes textuelles de Simone Weil et de Thierry Metz dans une perspective plus littéraire, influencée par l'écriture poétique de René Char et de ses *Feuillets d'Hypnos*.

<sup>5</sup> Le narrateur, éducateur de formation, travaille comme ouvrier intérimaire. Cela produit une fluctuation par rapport au récit ouvrier traditionnel, qui se caractérise, en général, par la présence d'un mode de production essentiellement fordiste et structuré.

<sup>6</sup> Dans le texte, en effet, il identifie la souffrance comme le point de départ du mouvement social : "Il y a différentes manières de dire : 'Je souffre' : un mouvement social, c'est précisément ce moment où s'ouvre la possibilité que ceux qui souffrent ne disent plus : 'Je souffre à cause de l'immigration et de ma voisine qui touche des aides sociales', mais : 'Je souffre à cause de celles et ceux qui gouvernent. Je souffre à cause du système de classe, à cause d'Emmanuel Macron et Edouard Philippe'" (Louis 2018).

<sup>7</sup> Celle de Blaise Cendrars et de son ouvrage *La main coupée*, où il raconte de son expérience pendant la Première guerre mondiale.

<sup>8</sup> Au départ, leurs noms sont explicités. Il ne seront par la suite pas repris.

<sup>9</sup> Il faut souligner que le choix du texte de Quintane, tiré de son ouvrage *Un œil en moins*, n'est pas anodin : "Je me souviens avoir commencé en prévision de ce que tout ça ne serait pas cru, plus tard, puisque tout ça n'était déjà pas vraiment cru, bien que se déroulant devant témoins, et rapporteurs, et parfois sous nos yeux". Dans cet ouvrage, paru en 2018, on retrouve la chronique personnelle de la participation au mouvement de Nuit debout, qui n'est jamais explicité, dans une petite ville de la France méridionale. L'autrice se réfère, en effet, au "mouvement" pour définir les actions militantes auxquelles elle participe et sans doute pour inscrire sa démarche dans une perspective plus vaste, où aux mobilisations contre la Loi Tra-

vail s'accompagnent d'autres expériences de révolte (Zad de Notre-Dame-des-Landes, manifestations pour les migrants...).

## Bibliographie

- BAJEC F. (2018), *La collaboration*, Tituli, Paris.
- BÉGAUDEAU F. (2019), *En guerre*, Gallimard, Paris.
- BÉGAUDEAU F. et alii (2019), *Gilets jaunes, pour un nouvel horizon social*, Au diable vauvert, Vauvert.
- BENDALI Z. et alii (2019), "Le mouvement des Gilets jaunes. Un apprentissage en pratique(s) de la politique ?", dans *Politix*, 4/2019 (128), pp. 143-177.
- BLOCH M. (2018), "Voici toutes les revendications des Gilets jaunes", dans *Le Journal du dimanche*, 28 novembre 2018, <https://www.lejdd.fr/Politique/verbatim-voici-toutes-les-revendications-des-gilets-jaunes-3809783> (consulté le 14 mars 2023).
- DECK J. (2022), *Monument national*, Minuit, Paris.
- DIVRY S. (2020), *Cinq mains coupées*, Seuil, Paris.
- DUFRESNE D. (2019), *Dernière sommation*, Grasset, Paris.
- ERIBON D. (2009), *Retour à Reims*, Fayard, Paris.
- FILLIEULE O., HAYAT S., MONCHARTRE S. (2020), "Trois regards sur le mouvement des Gilets jaunes", dans *La Nouvelle Revue du Travail*, 17, <https://journals.openedition.org/nrt/7377> (consulté le 27 mars 2023).
- HOUOT L. (2019), "Le roman peut-il nous éclairer sur le mouvement des Gilets jaunes ? Réponses avec Nicolas Mathieu, Prix Goncourt 2018", dans *FranceInfo Culture*, 17 mars 2019, [https://www.francetvinfo.fr/culture/livres/roman/le-roman-peut-il-nous-eclairer-sur-le-mouvement-des-gilets-jaunes-reponses-avec-nicolas-mathieu-prix-goncourt-2018\\_3293513.html](https://www.francetvinfo.fr/culture/livres/roman/le-roman-peut-il-nous-eclairer-sur-le-mouvement-des-gilets-jaunes-reponses-avec-nicolas-mathieu-prix-goncourt-2018_3293513.html) (consulté le 12 février 2023).
- HUPPE J. (2021), "L'invisibilité sociale est-elle soluble dans la littérature ? Gilets jaunes et délégations littéraires en déroute", dans *Elfe XX-XXI*, 10, <https://journals.openedition.org/elfe/3665> (consulté le 15 février 2023).
- JESI F. (1996), *Lettura del "Bateau ivre" di Rimbaud*, Quodlibet, Macerata.
- KAPLAN L. (2019), *Désordre*, P.O.L., Paris.
- LE BART Ch. (2020), *Petite sociologie des Gilets jaunes. La contestation en mode post-institutionnel*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes.
- LOUIS É. (2014), *En finir avec Eddy Bellegueule*, Seuil, Paris.
- ID. (2018), "Édouard Louis : Chaque personne qui insultait un gilet jaune insultait mon père", dans *Les Inrockuptibles*, 4 décembre 2018, <https://www.lesinrocks.com/livres/edouard-louis-chaque-personne-qui-insultait-un-gilet-jaune-insultait-mon-pere-184338-04-12-2018/> (consulté le 19 janvier 2023).
- ID. (2018b), *Qui a tué mon père*, Seuil, Paris.
- MATHIEU N. (2018), *Leurs enfants après eux*, Actes Sud, Arles.
- PINCON M., PINCON-CHARLOT M. (2019), *Le président des ultra-riches. Chronique du mépris de classe dans la politique d'Emmanuel Macron*, La Découverte, Paris.
- PONTHUS J. (2019), *À la ligne. Feuillets d'usine*, La Table Ronde, Paris.
- PRUNETTI A. (2023), *Non è un pranzo di gala*, Minimum Fax, Roma.
- QUINTANE N. (2018) *Un œil en moins*, P.O.L., Paris.
- ROSANVALLON P. (2014), *Le Parlement des invisibles*, Seuil, Paris.
- SALLENAVE D. (2019), *Jojo, le Gilet jaune*, Gallimard, Paris.
- STIEGLER B. (2020), *Du cap aux grèves. Récit d'une mobilisation. 17 novembre 2018 - 17 mars 2020*, Verdier, Lagrasse.
- ZENITER A. (2020), *Comme un empire dans un empire*, Flammarion, Paris.